

L'anarcha-féminisme

Commission Femmes de la Fédération anarchiste

Depuis les premières années du **xx^e siècle**, le féminisme recouvre des conceptions et des sensibilités diverses et parfois opposées. Nous pouvons dégager trois grandes tendances qui accueillent elles-mêmes différents courants. Une avant-garde radicale, révolutionnaire, très minoritaire, revendique une égalité totale qui implique de profonds bouleversements des rôles sexuels. Une tendance réformatrice, majoritaire, représentée par les grandes associations féministes, milite pour l'amélioration progressive de la condition des femmes et concentre ses efforts sur les réformes juridiques. Une tendance modérée, essentiellement suffragiste et politiquement conservatrice, se constitue dans les années 1920. Ces tendances du féminisme constituent un mouvement aux frontières perméables.

Aux fondements de l'anarcha-féminisme

Le courant que nous tentons de définir et de développer ici s'est appelé anarcho-féminisme au cours de la préparation d'une Rencontre internationale anarcho-féministe, organisée le 2 mai 1992 à Paris aux côtés de la Rencontre internationale des Fédérations anarchistes. Nous cherchons à dévoiler les discours et les pratiques patriarcaux, afin d'élaborer un féminisme et un anarchisme qui se fécondent mutuellement pour développer un projet révolutionnaire d'une société d'individus libres, égaux et solidaires.

Dès l'émergence des idées anarchistes, il a fallu affronter Pierre-Joseph Proudhon qui apparaît autant misogyne que stupide et odieux sur la question des femmes, dans un siècle, certes, empreint de morale victorienne, mais qui cherchait en France peu à peu à scolariser les filles. Dans *la Pornocratie ou les femmes dans les temps modernes*, nous avons droit à quelques florilèges : « La femme ne peut être que ménagère ou

courtisane», «La femme est un joli animal, mais c'est un animal. Elle est avide de baisers comme la chèvre de sel». Heureusement des anarchistes comme Joseph Déjacque, Michel Bakounine ou Eugène Varlin s'opposent à ce point de vue. Quand Proudhon répond à Jenny d'Héricourt à propos de «M. Proudhon et la question des femmes» paru dans la *Revue philosophique* en janvier 1857: «Et si vous ne la comprenez point, cette question [...] cela tient précisément, comme je vous l'ai dit, à votre infirmité sexuelle», Déjacque lui rétorque en mai 1857 par une lettre intitulée *De l'être mâle et femelle*: «Est-il vraiment possible, célèbre publiciste, que sous votre peau de lion se trouve tant d'ânerie? [...] Cerveau hermaphrodite, votre pensée a la monstruosité du double sexe sous le même crâne, le sexe-lumière et le sexe-obscurité, et se roule et se tord en vain sur elle-même sans pouvoir parvenir à enfanter la vérité sociale.» Pourquoi se souvient-on si peu de Déjacque et davantage de la position de Proudhon?

Quelques figures hautement symboliques de l'anarchisme et du féminisme nous ont ouvert la voie. Qu'il s'agisse de Louise Michel, de Séverine, de Voltairine de Cleyre, de Nelly Roussel ou d'Emma Goldman, et de tant d'autres moins connues, elles ne se revendiquent pas toutes expressément féministes mais leur vie, leur militantisme, leurs propos, leurs écrits attestent sans équivoque qu'elles veulent être libres de pouvoir penser et agir en tant que femmes et en tant qu'anarchistes. Elles ont su se battre socialement et politiquement, dans toutes les sphères de la société mais aussi au sein du mouvement libertaire pour se faire entendre de leurs compagnons anarchistes dans leur volonté d'exercer pour elles-mêmes et dans la société l'égalité et la liberté: certains de ces compagnons ne partageaient pas tous ces idéaux.

Envers et contre tout, Emma Goldman parcourait les Etats-Unis pour des tournées de meetings sur le *birth control*, l'amour libre et l'égalité entre les hommes et les femmes. Voltairine de Cleyre argumentait que «le mariage est une mauvaise action» et que «l'esprit du mariage lui-même fabrique l'esclavage». C'est aussi Nelly Roussel qui écrit: «Le capitalisme a bon dos, et... il est vraiment trop commode aux hommes de rejeter sur lui l'entière responsabilité de choses qui sont dues, pour une bonne part, à leur égoïsme personnel et à leurs préjugés.» Madeleine Pelletier, femme médecin, qui finira ses jours à l'asile, condamnée pour avoir pratiqué des avortements, rappelle dans *l'Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure que le féminisme est une doctrine qui revendique l'émancipation sociale et politique des femmes: «Les anarchistes, qui ne reconnaissent pas la valeur du suffrage universel, ne s'intéressent pas aux revendications politiques des femmes. Mais la société présente n'est pas l'anarchie, et il est naturel que les femmes éprises de justice et d'égalité revendiquent le droit dans la société d'être ce que sont les hommes.» «Ce qu'il nous faut, disait Nelly Roussel, c'est l'indépendance complète, qui n'exclut nullement, bien entendu, l'aide fraternelle et mutuelle.»

Michel Bakounine ou Eugène Varlin furent également des défenseurs des droits des femmes. Au sein de l'Association internationale des travailleurs à Genève en 1866, Varlin s'opposa à une motion condamnant le travail salarié des femmes. C'est surtout dans le mouvement néo-malthusien, autour de Paul Robin, puis d'Eugène et Jeanne Humbert, qu'on rencontre le plus grand nombre d'anarchistes convaincus de la nécessité de rompre avec l'oppression spécifique subie par les femmes. En dissociant la sexualité de la reproduction, ils refusent de fournir de la chair à canon pour l'armée et de la

chair à travail pour l'usine. Si certaines femmes ne concevaient pas leur rôle de mère comme celui d'utérus pour la patrie, pour Armand il en allait de même. En 1911, il écrit dans *le Malthusien* : « La fécondation irréflechie ravale la femme au rang d'une pondeuse et fait de l'homme qui accepte les charges de la paternité une bête de somme. » Au début du xx^e siècle, Sébastien Faure, Manuel Devaldès, Jean Marestan ou André Lorulot choisirent d'appuyer le mouvement néo-malthusien et donc le camp pro-féministe. Le débat est plus difficile au sein de la CGT syndicaliste révolutionnaire. Si les anarcho-syndicalistes voient surtout dans la maîtrise de la fécondité une possibilité de réduire la misère, les anarchistes individualistes défendent une plus grande liberté individuelle, tant pour la femme que pour l'homme : liberté gagnée sur l'esclavage des maternités et sa dépendance à l'homme, pour l'une, liberté gagnée quant à la surexploitation que représentent les heures supplémentaires pour faire vivre la progéniture, pour l'autre.

Les anarchistes, femmes ou hommes, ont non seulement été des propagandistes et des théoriciens qui ont marqué leur temps, mais ils ont aussi mis en place des réalisations concrètes (organisation de la résistance et de la vie quotidienne, éducation, bourses du travail, diffusion des moyens contraceptifs, etc.), dans leur engagement pour éradiquer toute forme d'oppression et d'exploitation des femmes.

En Espagne à tous points de vue, et donc y compris au niveau des femmes, l'idéal libertaire a pu exister dans toute sa plénitude. Vingt mille femmes anarchistes et féministes se regroupent, en 1936, au sein de l'organisation « Mujeres Libres » pour lutter contre l'oppression spécifique des femmes, leur exploitation économique et leur ignorance maintenue autant par le

capitalisme et le machisme que par la religion. Anarchistes, elles éprouveront l'impérieuse nécessité de se regrouper, non seulement pour attirer de nombreuses femmes qui n'auraient pas rejoint d'emblée l'organisation mixte, mais aussi pour pouvoir lutter efficacement contre leur oppression spécifique. Sans ce rassemblement de femmes anarchistes au sein de la révolution espagnole, les revendications des femmes auraient-elles pu émerger et donner naissance à autant de réalisations concrètes et mobiliser autant de femmes ? Elles revendiquent le droit à l'éducation, au travail, à l'amour libre. Elles organisent des cours d'alphabétisation, de culture générale mais aussi des formations techniques professionnelles ; elles mettent en place des crèches dans les usines et les quartiers, réclament le salaire unique et luttent contre toute forme de mariage. Elles légalisent l'avortement le 25 décembre 1936 en Catalogne.

Leur combat pour leur émancipation, les femmes de Mujeres Libres tentent de le porter au cœur du mouvement libertaire mais y trouvent de solides résistances. Au plénum d'octobre 1938, Mujeres Libres présente un rapport afin de solliciter sa reconnaissance comme partie intégrante du mouvement libertaire : cette démarche est repoussée avec l'argument qu'une organisation spécifiquement féminine serait pour le mouvement un élément de désunion et d'inégalité, et que cela aurait des conséquences négatives pour l'essor de la classe ouvrière. Une façon d'avouer la hiérarchisation des terrains de lutte.

De l'anarchisme et du féminisme vers l'anarcha-féminisme

Lors de la Rencontre internationale anarcho-féministe, le 2 mai 1992, à Paris, les féministes anarchistes réaffirmèrent leur combat féministe y compris dans le mouvement libertaire et la nécessité de repenser le rapport au politique :

Féminiser le mouvement libertaire en y apportant un autre regard, des pratiques différentes, complémentaires, par conséquent profondément égalitaires. Anarchiser les pratiques féministes en refusant le totalitarisme de la sororité, en nommant les différences d'intérêts et donc d'objectifs des courants politiques traversant les mouvements de femmes. Rompre avec les réflexes partidaires propres à toute organisation, fût-elle anarchiste. Nommer les différences, les fédérer, les sexualiser pour les révolutionner et donc les égaliser dans leur multiplicité.

À l'heure où certains prédisent la fin du féminisme, des femmes continuent de lutter sur tous les continents, tant les droits acquis ici ou là sont bien maigres ou fragiles. Les droits des femmes sont sans cesse remis en cause et cette dégradation touche aussi les hommes à court terme, les femmes étant bien souvent les premières victimes des restrictions de liberté (religion, guerre, viol, esclavage, mutilation, chômage, etc.) mais jamais les seules victimes. La critique du patriarcat dans la perspective anarchiste permet de dépasser des notions comme l'équité ou la parité pour envisager avec lucidité des combats à mener : celui de l'éducation, de l'information, de l'engagement, de la réflexion, et non celui du quota à gagner ou de l'ennemi principal à abattre. Pour un projet de société où différence et égalité cessent de s'opposer et parce que la liberté ne sera jamais que radicale, ennemie du pouvoir, de la domination et du conformisme.

L'anarchisme proposant une organisation sociale globale et combattant l'inégalité et l'injustice s'appuie sur le fédéralisme, la liberté, l'égalité et l'entraide. Dans ce cadre, le fédéralisme a pour objectif de garantir la non-hiérarchisation des luttes, refusant de différencier les luttes prioritaires au détriment de luttes secondaires dans lesquelles sont trop souvent reléguées les questions féministes.

Le projet global de l'anarchisme n'interdit pas les luttes spécifiques, comme l'antimilitarisme, l'anticléricalisme, l'écologie, le féminisme ou l'antipatriarcat. Mais il est nécessaire qu'il n'y ait pas de hiérarchie entre les différents terrains d'action. Au contraire, ils doivent s'alimenter réciproquement : par exemple, promouvoir une production permettant de s'affranchir du salariat mais qui serait néfaste d'un point de vue écologique doit interroger ; instaurer un pouvoir dans le mouvement des femmes, comme la tendance Psychanalyse et politique a tenté de le faire au sein du MLF, a été insupportable à la grande majorité des femmes engagées dans le mouvement. Entendons-nous bien, les luttes spécifiques s'interpénètrent donc, s'interfèrent dans le projet anarchiste mais elles nécessitent des modes d'action particuliers dans lesquels d'autres mouvements peuvent se retrouver. Ce va-et-vient entre luttes spécifiques et luttes globales est vital pour renforcer les consciences révolutionnaires, tout en préparant l'avenir.

Cet héritage diversifié et contradictoire au sein du mouvement anarchiste a développé une critique féconde du patriarcat, comme la critique de la religion, de la guerre et de la militarisation, ou la conception de l'individu-e au regard des conceptions familialistes, et a ainsi irrigué le mouvement féministe.

L'anarchisme et le féminisme tout à la fois rejettent l'autorité et la domination, et

montrent comment le sexisme et le patriarcat, au même titre que les rapports entre patrons et ouvriers, États et citoyens, sont inscrits au cœur même des relations hiérarchiques et autoritaires que la société entretient. Rompre avec l'ordre patriarcal, c'est développer une politique émancipatrice et proposer de « reconstruire la société sur la base de l'expérience des femmes pour la rendre compatible avec l'expression du savoir spécifique de l'autre moitié du genre humain », comme l'écrit Micheline de Sève. En veillant à rester critiques, résistants et rigoureux, Somer Brodribb ajoute que « les travaux des femmes sont nécessaires pour reformuler et relancer des questions, dire notre différence, rejeter l'intégration dans une vision dichotomique du monde, réaliser l'inanité de chercher dans des paradigmes masculins un processus qui n'intègre pas notre contenu, ou un contenu qui ignore notre démarche, refuser le silence des femmes, comme la masculinisation du projet féministe ».

Nous définissons l'anarcha-féminisme en termes de mouvement social, anarchiste et a-patriarcal, agissant à la fois dans les mouvements anarchistes et féministes.

L'égalité intrinsèque à l'anarchisme : pour une mise en pratique entre individu-es

La volonté de lutter contre tous les pouvoirs et toutes les dominations nous a amenées à l'anarchisme. Nous avons été attirées par les valeurs fondamentales que sont la liberté, l'égalité de droits, la solidarité, le respect, toutes notions qui se conjuguent entre elles. Quelle n'a pas été notre surprise de constater dans ce milieu qu'il y avait une exception majeure... et incompréhensible ! Dans la théorie, les femmes sont les égales des hommes, mais les hommes sont plus

égaux qu'elles dans la pratique !

Les militant-es sont issu-es de notre monde patriarcal et éprouvent donc beaucoup de difficultés à s'extraire de l'idéologie dominante, malgré leurs prises de conscience. La lutte contre le capitalisme semble une évidence, celle contre le patriarcat l'est beaucoup moins. Et puis, le pouvoir, c'est confortable pour la majorité des hommes. Ils l'ont depuis si longtemps, avec les avantages qui vont avec. En revanche, l'égalité demande énormément d'efforts, particulièrement quand on pense qu'on va y perdre quelque chose, du moins à court terme. De plus, c'est difficile de se projeter dans un avenir plus lointain. Concrètement, accepter l'égalité, c'est refuser de mettre les pieds sous la table et attendre d'être servi, c'est accepter de discuter, d'avoir une opposition en face de soi, c'est ne plus se sentir le maître à la maison ou ailleurs. C'est accepter d'être responsable de choses que l'on considère mineures, voire moins « nobles » telles que cogérer la maison, les enfants ; c'est apprendre à faire la vaisselle, la cuisine, les courses quand il faut les faire et non quand on a envie de les faire ; c'est apprendre à partager les prises de parole, les diverses tâches militantes et les responsabilités. Pourquoi la trésorerie et les affaires administratives seraient-elles plus assumées par les femmes et la représentation publique plus par les hommes ? Bref, il s'agit de la mise en application d'une théorie politique éloignée des seuls grands discours sur le capital et la domination ; cela a le mérite d'être un lieu d'expérimentation de nos idées au quotidien et dès à présent.

Allons plus loin : il s'agit pour les deux genres de déconstruire le processus de l'inégalité. La tolérance sociale quant aux inégalités entre les femmes et les hommes porte sur tous les domaines de la vie : salaires, temps partiel, temps non choisi,

images dégradantes, plaisanteries sexistes, violences. Cette tolérance est, hélas, partagée par les femmes comme par les hommes : combien de temps partiel choisi par des femmes sous la contrainte du rôle social de mère et du non-partage des tâches éducatives et ménagères ?

Même si les militantes expliquent que l'égalité est bénéfique pour les deux genres, il faut beaucoup de persuasion de leur part pour inciter les hommes à tant d'efforts, pour les convaincre que, à long terme, l'égalité permet de nouveaux rapports humains, une autre prise de conscience de ce que représentent la sphère privée et la sphère publique. Quand on sait qu'une femme meurt, en France, tous les deux ou trois jours sous les coups de son conjoint ou de son ex, créer d'autres conditions de vie pourrait avoir un impact sur ce fait de société si insupportable.

Or la société patriarcale s'appuie sur des normes contraignantes qui assignent des rôles aux individu-es : tant à la femme qu'à l'homme, tant à l'enfant qu'à l'adulte ou au vieillard. Pour être acceptés par le plus grand nombre, ces rôles sont présentés comme rassurants pour l'identité ; le respect de la norme est valorisé, le non-respect et la transgression entraînent moqueries, rejets, voire violences : par exemple l'orientation sexuelle dite normale étant l'hétérosexualité, le célibat est invisible et l'homosexualité est critiquée, voire pénalisée. Ces rôles à jouer sont lourds de contraintes pour toutes et tous : l'homme se doit d'être viril et il lui est interdit de pleurer, la femme se doit d'être jolie et soumise et il lui est interdit de s'affirmer. La partition ainsi définie est bien pauvre de part et d'autre. Seules quelques facettes sont mobilisées, le plus souvent juxtaposées. Ne sommes-nous pas à la fois femme, mère, amante, compagne, mais aussi travailleuse, comme l'homme est multiple, au-delà de sa

fonction de travailleur, il est aussi père, amant, compagnon, etc. ? N'avons-nous pas tous et toutes à gagner à reconnaître notre multiplicité et notre unicité ?

La critique du patriarcat conduit à tenir compte de la diversité des unes et des autres, à préserver le jeu interactif des facettes de chacun et de chacune et à amener les femmes à plus d'égoïsme, comme l'écrit Pascale Molinier, pour qu'elles puissent affirmer leur unicité, dans la multiplicité... et à amener les hommes à plus de compassion pour qu'ils puissent évoquer leur multiplicité. Fédérer la multiplicité des uniques et favoriser l'unicité des multiples.

D'autre part, il faut bien se rendre compte que les problèmes de genre s'infiltrent dans toutes les sphères de la société et qu'il s'agit d'une vraie révolution que de changer de comportement en réexaminant les places de chacun dans une perspective de réelle égalité.

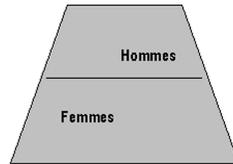


Fig. 1: la ligne horizontale du genre indique que tous les hommes dominent toutes les femmes.

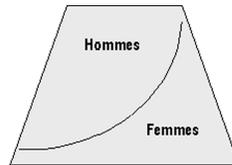


Fig. 2: tous les hommes sont au-dessus de certaines femmes. Et une minorité de femmes bénéficie d'une ascension sociale et se situent politiquement au-dessus de certains hommes.

Ces deux figures sont empruntées à Francis McCollum Feeley : elles montrent comment nous pouvons concevoir de dépasser une pyramide dans laquelle tous les hommes domineraient toutes les femmes (fig. 1), pour adopter l'idée que certaines femmes (une minorité) peuvent dominer certains hommes, mais il y a toujours des femmes qui sont plus

opprimées que les hommes les plus opprimés (fig. 2). «Finalement l'oppression politique existe parmi les femmes.»

Cette variabilité de l'oppression subie par la majorité de toutes les femmes et par la minorité de tous les hommes, dans l'espace public mais aussi dans l'espace privé, sachant qu'aucun homme n'est plus opprimé que la plus opprimée des femmes, nous conduit à redéfinir comment vivre l'égalité. Eh bien justement, qu'hommes et femmes anarchistes s'y collent et s'approprient le slogan : «Le privé est politique.» C'est ce constat partagé par de nombreuses militantes et militants qui a généré la création de la Commission Femmes de la Fédération anarchiste depuis plus de trente ans.

Nous avons souhaité définir ce que nous voulions en tant que femmes et en tant qu'hommes et intégrer ces revendications dans l'anarchisme. Nous avons constaté que les couleurs libertaires apportées au débat nous conféraient une place bien particulière dans l'univers féministe. En parallèle, au sein des organisations anarchistes, notre regard féministe contribue à la réflexion concernant des domaines aussi différents que le travail, la santé, l'organisation de la société dont nous rêvons... ce qui nous a amenées à développer le concept d'anarcha-féminisme. Aujourd'hui, il nous paraît important de l'approfondir et de l'enrichir pour le rendre plus accessible et utile à d'autres, anarchistes ou pas.

En premier lieu, nous avons cherché comment l'anarcha-féminisme se situait par rapport aux courants traditionnels anarchistes. De manière schématique, le mouvement libertaire est partagé en trois approches :

- les individualistes considèrent que c'est en changeant leur propre manière de vivre qu'il y aura une évolution vers la société anarchiste,

- les communistes libertaires réfléchissent à une organisation sociale qui changera la société,

- l'anarcho-syndicalisme, par les luttes sociales et collectives de celles et ceux qui produisent les richesses, propose une organisation fédéraliste de la société.

La Fédération anarchiste s'est fondée notamment sur la synthèse de ces trois approches avec le postulat qu'elles s'enrichissent mutuellement. Alors, l'anarcha-féminisme, une quatrième approche ?

Non, il ne s'agit pas d'une quatrième approche mais plutôt d'un fondement qui doit traverser les trois approches en les bousculant et en les fertilisant :

- La portée de l'action individuelle est évidente : à chacun et chacune appartient le changement, que ce soit dans l'espace privé ou que ce soit dans l'espace public. Les rapports entre individus sont les supports essentiels pour vivre au quotidien de manière libre, égalitaire et solidaire. Inutile d'insister sur ce que l'anarchie a pu apporter dans la réflexion et dans l'action quant aux relations aux enfants, à la maîtrise de la fécondité ou à l'amour libre, bon nombre d'anarchistes sont apparus précurseurs. Il n'en reste pas moins que la place de chacun et de chacune doit être retravaillée dès à présent sans attendre le grand soir ou le petit matin. Agir dans sa vie personnelle ici et maintenant permet d'expérimenter des relations et façons de vivre en lien avec la pensée théorique toujours à réactualiser.

- Dans le communisme libertaire, il s'agit de réfléchir à des formes de mouvements sociaux dans lesquels tous les individu-es soient reconnu-es et que les réflexions comme les décisions et les actions soient partagées.

- Par l'anarcho-syndicalisme, le projet de transformation sociale apporte un mode fédéraliste pour les luttes dans le monde du travail comme pour

l'organisation à venir de la société dans ses dimensions telles que la production, l'éducation, ou la distribution. Ce fédéralisme doit tout autant respecter chaque individu.e que chaque projet collectif.

Il nous apparaît que notre pensée anarcha-féministe est transversale aux diverses approches de l'anarchisme et qu'à ce titre elle ne peut être considérée comme une approche politique de plus. Notre objectif alors est de féminiser les pratiques anarchistes et d'anarchiser le féminisme en y apportant notre critique de tous les pouvoirs et la primauté de l'articulation de l'individu.e avec le collectif.

Les difficultés rencontrées

La symbolique portée par la grammaire et le vocabulaire de la langue française a été analysée depuis longtemps par les féministes : l'utilisation du masculin comme neutre se veut universaliste mais masque l'existence des deux genres ; elle montre aussi la suprématie de l'un sur l'autre : quand, dans un groupe, il y a « N » femmes et 1 homme, c'est le masculin qui l'emporte au pluriel. À plusieurs reprises, des débats ont eu lieu sur ces questions de vocabulaire : du mépris de l'un qui s'interroge sur le féminin de bourreau, à la condescendance d'un autre qui juge ses compagnes de lutte « incultes » parce qu'elles choisissent d'utiliser le terme anarcha-féminisme plutôt qu'anarcho-féminisme, plus grammaticalement correct selon lui ! Citons encore cet ardent défenseur de la créativité musicale qui refuse la créativité des personnes en lutte, quand des femmes sans papiers se revendiquent « sans-papières ». Pourquoi tant de conservatisme chez des libertaires ?

Un autre débat a porté sur l'appellation de la Commission Femmes : certains ont souhaité la nommer Commission anti-

patriarcale. Certes, c'est bien de l'abolition du patriarcat qu'il s'agit. Mais s'appeler Commission Femmes témoigne du lien avec toutes les Commissions Femmes, présentes dans beaucoup d'autres organisations, et avec le mouvement féministe. Ce nom porte en lui un projet plus positif que l'antipatriarcat, celui de l'égalité entre les femmes et les hommes, et pas seulement de la disparition du patriarcat : car par quoi va-t-il être remplacé ? Le matriarcat, comme certains le redoutent ? Ce n'est pas notre projet : loin de nous l'idée de remplacer une domination par une autre ; ce que nous voulons c'est l'égalité entre toutes les femmes et tous les hommes, dans la liberté, la solidarité et la gratuité !

Un autre terme fréquemment employé est celui de l'antisexisme : construit sur le modèle du mot antiracisme, il porte le même défaut que celui de l'antipatriarcat. Nous lui préférons le terme de féminisme, qui n'est pas seulement « anti » mais est aussi « pro » égalité.

La question de la composition de la Commission Femmes de la Fédération anarchiste est toujours soumise au débat : mixité ou non mixité ? La prise de conscience qu'une lutte féministe s'impose nécessite une réflexion approfondie sur tous les domaines de la vie. Celle-ci doit être complète, loin de tous les tabous : pouvoir déconstruire, analyser et proposer en toute sérénité. Et notre expérience nous a amenées à utiliser des espaces non mixtes pour que notre parole se libère. Parler ensemble permet à chacune et à toutes de mettre des mots sur ce que nous ressentons, de nous exprimer plus librement, de partager notre vécu, de prendre conscience que nous ne sommes pas seules et d'organiser notre pensée. Nous partons de nos réalités pour élaborer une pensée plus large : la contraception, l'avortement mais aussi nos rapports aux hommes, les violences

subies (sociale, sexuelle, physique, etc.). Notre terrain d'expérimentation est souvent tourné vers le quotidien, délaissé par les hommes qui ne le considèrent pas aussi noble que le monde extérieur (travail, politique, etc.). Ces lieux nous permettent aussi de comprendre le monde patriarcal dans lequel nous vivons pour mieux réagir. Car il est clair que beaucoup de femmes sont leur premier bourreau, actrices zélées de leur propre asservissement, notamment dans l'éducation qu'elles délivrent à leurs enfants, filles ou garçons, sans forcément s'en rendre compte, tellement elles ont intégré le modèle qui leur est imposé par tant de détours.

En résumé, ces espaces permettent de déminer le terrain. Nous revendiquons un travail ponctuel en non-mixité, sur des bases affinitaires et des relations de confiance et de respect mutuel. Nous pensons, à l'instar de tant d'autres commissions, que c'est un moment indispensable à l'expression, au débat et à la construction des positions féministes, permettant ensuite de développer idées et pratiques dans le mouvement mixte. C'est un espace de liberté que nous revendiquons, ce n'est pas un espace d'exclusion comme certains se plaisent à le croire. D'ailleurs, nous nous réjouissons chaque fois que des hommes expérimentent une non-mixité choisie pour réfléchir à l'influence du patriarcat sur leurs vies et pour chercher à s'en libérer. Par contre, il est fondamental que des moments communs permettent une restitution et que la verbalisation puisse être approfondie, théorisée et construite pour que les militant-es puissent l'entendre, prendre conscience et partager l'envie de trouver des solutions. C'est dans l'alternance entre débats en non-mixité et débats en mixité que nous puisons nos forces et nos arguments.

Pour les militant-es du mouvement libertaire, une autre difficulté provient de son isolement et de son manque de liens avec d'autres mouvements. La méfiance envers les organisations politiques de type électoraliste et parlementariste est grande: les militant-es expriment le risque d'être récupéré-es, manipulé-es à fréquenter ces autres organisations. Il semblerait que, selon certain-es, le réformisme soit contagieux. Nous ne le pensons pas et croyons au contraire à la nécessaire circulation des idées: c'est ce qui enrichit tout le monde, et dans tous les sens, en particulier parce que l'union fait la force et permet de gagner sur certaines revendications. Par exemple, nos interventions dans le mouvement féministe ont fait évoluer les positions sur la question de la cellule de base de la société: passant de la notion de famille à celle d'individu, sur la question des modalités de versement des prestations sociales notamment.

Nous avons à pâtir dans bon nombre de situations du fait que les luttes subissent une hiérarchisation. Les luttes économiques seraient plus importantes que les luttes des sans-papiers, les luttes contre les extrémismes religieux et politiques plus urgentes que celles contre l'homophobie, par exemple. Alors on comprendra que les luttes des «sans-papiers» soient moins importantes que celles des sans-papiers et que, pour les luttes féministes, l'ordre du jour soit épuisé et qu'on en parlera demain. En tant qu'anarchistes nous ne pouvons nous satisfaire de cette hiérarchisation dans l'urgence, dans la réflexion et dans l'action. Dans chacune des luttes doit être prise en compte la critique féministe, les mouvements devant se fédérer pour faire émerger le projet politique de rupture révolutionnaire.

Sur la voie anarcho-féministe

Nous croyons à la nécessité et à l'utilité de luttes communes pour gagner sur des revendications, à l'enrichissement mutuel dans les débats et nous ne craignons pas de rosir au contact de militants socialistes ou de bleuir avec d'autres ! Nous espérons colorer aussi les autres, d'un peu de noir, d'un peu de rouge et encore de violet ! C'est pourquoi nous participons aux manifestations du 8 mars, du Collectif national pour les droits des femmes ou à la Marche mondiale des femmes. Au travers de notre expérience radiophonique avec l'émission *Femmes libres* sur Radio libertaire, nous voyons aussi chaque jour l'enrichissement de toutes et de tous par ces croisements, ces rencontres, ces débats.

Nous avons constaté la lente évolution des mentalités parmi les militants : en 2010, dans le mouvement libertaire, plus personne ne reprend les propos de Proudhon. L'intérêt des militants pour les activités et revendications féministes est plus grand qu'à d'autres périodes.

Reste à élaborer des stratégies dans le projet anarchiste qui permettent à chacun et chacune d'avoir sa place dans la liberté, liberté qui se conjuguera automatiquement avec l'égalité dans les droits. Chacun-e étant différent-e, ses besoins spécifiques doivent pouvoir être satisfaits, en fonction de ses moyens, grâce à la solidarité et à la gratuité. Liberté, égalité, gratuité et solidarité doivent indissociablement se conjuguer ensemble pour refuser la hiérarchisation des luttes, se fédérer et développer l'anarcho-féminisme.

Claude Rua, Marie-Jo Pothier,

Hélène Hernandez, Elisabeth Claude,
Commission Femmes de la Fédération anarchiste

Références

- Claire Auzias, préface de Emma Goldman. *La tragédie de l'émancipation féminine*, Syros, 1978.
- C. Bard, *Les filles de Marianne, Histoire des féminismes 1914-1940*, Fayard, 1995.
- S. Brodribb, « Une politique anti-patriarcale », in Y. Cohen (dir.), *Femmes et contre-pouvoirs*, Boréal, 1987.
- Commissions Femmes de la Fédération anarchiste, *Actes de la Rencontre internationale anarcho-féministe*, Paris, 2 mai 1992.
- Voltairine de Cleyre, *D'espoir et de raison, écrits d'une insoumise*. Textes réunis par Normand Baillargeon et Chantal Santerre, Ed. Lux, 2008.
- M. de Sève, « Une politique pacifiste », in *Femmes et contre-pouvoirs, op. cit.*
- *Pour un féminisme libertaire*, Boréal, 1985.
- H. Hernandez, « Critique du patriarcat dans le mouvement anarchiste », in F. McCollum Felley (dir.), *Le patriarcat et les institutions américaines. Études comparées*. Université de Savoie, 2009.
- F. McCollum Felley, *Le patriarcat et les institutions américaines*, notamment la conclusion.
- P. Molinier, *L'énigme de la femme active. Égoïsme, sexe et compassion*, Ed. Payot et Rivages, 2003.
- Mary Nash, *Femmes libres, Espagne 1936-1939*, La Pensée sauvage, 1977.
- M. Pelletier, « Féminisme », in *Encyclopédie anarchiste*, E. Rivet Ed., 1934.
- F. Ronsin, *La grève des ventres*, Aubier, 1980.
- T. Rosell, « Anarcho-féminisme », *Actes de la Rencontre Internationale Anarcho-féministe, op. cit.*
- N. Roussel, *Derniers combats. Recueils d'articles et de discours*, L'émancipatrice, 1932.

Autres ouvrages de la Commission Femmes FA : *Femmes à l'ouvrage*, Ed. du Monde libertaire, 1989. *Avortement, Contraception, On vous l'a déjà dit, on veut choisir*, Brochure anarchiste, 1992. *Anarchisme, féminisme contre le système prostitutionnel*, Ed. du Monde libertaire, 2009.

Articles dans des ouvrages édités par le Monde libertaire : *Mai 68 par eux-mêmes*, 1989. *Ordre moral, analyses et propositions anarchistes*, 1993. *L'anarchisme, images et réalités*, 1995.

Exposition : *Le sexisme dans la publicité*. Émission régulière *Femmes libres* sur Radio libertaire. Tous les mercredis de 18h30 à 20h30 sur la fréquence 89.4 en Ile de France et sur Internet : www.federation-anarchiste.org/rl/, depuis 1986.